Edmond Fleg et André Chouraqui

Deux traducteurs-poètes de la Bible au XX^e siècle

Francine Kaufmann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/1833>

DOI : 10.4000/tsafon.1833

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 77-92

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Francine Kaufmann, « Edmond Fleg et André Chouraqui », *Tsafon* [En ligne], 77 | 2019, mis en ligne le 12 septembre 2019, consulté le 24 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1833> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.1833>

Edmond Fleg et André Chouraqui

Deux traducteurs-poètes de la Bible au XX^e siècle

Francine Kaufmann*

Au XX^e siècle, la traduction juive de la Bible échappe en France au rabbinat pour devenir le fait d'écrivains-poètes qui s'attachent à mettre en valeur la beauté littéraire du texte biblique, autant que sa dimension spirituelle et religieuse.

Le premier est Edmond Fleg, né Flegenheimer, d'une mère alsacienne et d'un père allemand, totalement détachés du judaïsme. Edmond naît à Genève en 1874 où ses parents se sont installés après la guerre de 1870, mais dès 1892, il poursuit ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand puis à la Sorbonne et à l'École Normale Supérieure (où il entre en 1895). Reçu premier à l'agrégation d'allemand à titre étranger, en 1900, il envisage une thèse sur la comparaison de l'antisémitisme français et allemand au XIX^e siècle, à travers la littérature. Naturalisé français en 1921 sous son nom de plume (Fleg), il est considéré, avec André Spire, comme la figure de proue de la renaissance littéraire juive en France¹. Poète, homme de théâtre, romancier, essayiste, librettiste, son œuvre est foisonnante et mérite d'être mieux connue. De 1926 à 1932, il dirige aux éditions Rieder la collection « Judaïsme » où il édite seize ouvrages (dont quelques traductions). Fleg est aussi une grande personnalité juive : homme d'action au sein des E.I.F. (Éclaireurs

* Université Bar-Ilan, Ramat-Gan, Israël.

¹ Catherine Fhima, « Aux sources d'un renouveau identitaire juif en France. André Spire et Edmond Fleg », *Mil neuf cent*, n°13, 1995. Les intellectuels catholiques. p. 171-189. Accessible en ligne : www.persee.fr/doc/mcm_1146-1225_1995_num_13_1_1138

israélites de France) dès 1926 et spécialement durant la guerre, membre de l'Alliance israélite universelle dès 1945, des Amitiés judéo-chrétiennes (qu'il contribue à créer avec Jules Isaac en 1948), créateur et président de la section française du Congrès juif mondial, il ouvre en 1957 le premier Colloque des intellectuels juifs de France avec André Neher. Quand il meurt à Paris le 15 octobre 1963, il laisse une œuvre considérable². Tous ces traits, et bien d'autres, occultent en partie son œuvre (importante) de traducteur. Mais c'était déjà le cas, au XIX^e siècle pour les principaux traducteurs bibliques, comme Samuel Cahen et Alexandre Weil, dont on est bien en peine, en consultant les maigres ressources biographiques disponibles, de savoir qu'ils furent aussi de grands traducteurs.

Edmond Fleg traducteur

Pour Edmond Fleg, l'aventure commence presque par hasard. Poète et dramaturge reconnu, il est sollicité par les éditions Crès pour réaliser une anthologie de la littérature juive. Fleg s'y attelle et livre bientôt, en 1923, une *Anthologie juive* de plus de sept-cents pages, en deux volumes : le premier va de la Bible au Moyen Âge, le second du Moyen Âge à nos jours³.

² Pour une biographie de Fleg, on lira Odile Roussel, *Un itinéraire spirituel : Edmond Fleg*, Paris, La pensée universelle, 1978. Voir aussi les notices Fleg du *Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme*, Geoffrey Wigoder éd., Sylvie Anne Goldberg éd. française, Paris, éditions du Cerf, 1993, p. 413-414 (non signé), et celle du *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944*, sous la direction de Jean Leselbaum et Antoine Spire, coédition Armand Colin/Le Bord de l'Eau, Paris-Bordeaux, 2013, p. 340-341 (signé Georges Weil). Joseph Sungolowski, « La relation Edmond Fleg – André Neher », *Tsafon*, n° 46, automne - hiver 2004, p. 149-157. Georges Weill, « Bibliographie des œuvres d'Edmond Fleg », *Bulletin de la Société des Amis d'Edmond Fleg*, n° 1, 1967, p. 45-56. Voir aussi en ligne : Bernard-Henri Lévy : « La leçon d'Edmond Fleg » (2013) : <http://www.bernard-henri-levy.com/la-lecon-dedmond-fleg-38249.html>. Enfin l'Amitié judéo-chrétienne de France (Jacqueline Cuhe, Danielle Delmaire, Olivier Rota), associée à l'ULIF (Union Libérale Israélite de France), a organisé le 20 novembre 2016 à Paris, une journée d'étude et de rencontre autour d'Edmond Fleg, les communications ont paru dans *Sens* n° 414, septembre-octobre 2017.

³ Edmond Fleg, *Anthologie juive*, Paris, éditions Georges Crès et cie, 1923, 2 tomes de 330 et 408 p. « Des origines au Moyen Âge » et « Du Moyen Âge à nos jours », 12x18.5. Souvent rééditée (chez Sulliver, Gallimard etc.) l'œuvre est augmentée après la guerre et menée jusqu'à l'année 1950. Elle paraît chez Flammarion en 1951 sous le titre : *Anthologie juive des origines à nos jours*, édition intégrale, 654 p. Devenue un classique sans cesse rééditée, l'anthologie prend le titre en 1966 de *Anthologie de la pensée juive*, Saint-Amand, éd. J'ai lu, Coll L'essentiel, 1966, 2006.

Le premier tome contient un large choix d'extraits bibliques, (p. 7 à 81), souvent traduits par lui-même, comme il l'explique dans son avant-propos de 1929 :

Je me suis servi, quand la chose était possible, de traductions déjà existantes ; mais le plus souvent, il m'a fallu traduire moi-même, soit que le travail n'eût pas encore été fait, soit que, – pour les extraits de la Bible, par exemple, – je crusse utile de le refaire, afin de créer une image plus fidèle de l'original, fût-ce au prix de quelques audaces. – Je tiens à remercier ici M. J. Stoyanovsky, qui m'a été d'un grand secours dans l'interprétation littérale des textes hébraïques, ainsi que l'aimable et docte bibliothécaire de l'Alliance israélite, M. le rabbin Back, dont l'érudition m'a guidé parmi les livres sans nombre confiés à sa garde. (*op. cit.* p. X).

Dès 1923, la méthode de Fleg est déjà en place. Il se fait assister pour ses premières lectures par des érudits qui maîtrisent la langue de départ et connaissent la civilisation dont le texte est le reflet. Il sélectionne avec soin des dizaines de pages d'extraits bibliques avec l'aide du bibliothécaire de l'AIU puis il les dépouille et les débroussaille jusqu'à en établir un sens prêt à être mis en forme grâce à l'érudition d'un hébraïsant, Jacob Stoyanovsky (qui préparait un doctorat en droit sur les mandats internationaux, notamment sur la Palestine). Ensuite, c'est à lui, Fleg, de faire usage de ses dons de poète pour faire sonner le texte au plus près des sonorités hébraïques « afin de créer une image plus fidèle de l'original, fût-ce au prix de quelques audaces », comme il l'annonce dans cet avant-propos, tout en s'aidant aussi des rythmes familiers de la prosodie française. Qu'on en juge par ce premier texte en prose prophétique :

Dans l'année première de Balthazar, roi de Babylone, Daniel vit un rêve et sa tête eut des visions sur sa couche. Après le rêve, il écrivit, racontant la somme des choses ; Daniel commença et dit : « Dans ma vision je regardais pendant la nuit. Et voici les quatre vents du ciel, se précipitant sur la mer forte, et quatre bêtes grandes sortant de la mer, celle-ci différant de celle-ci. La première, comme un lion, avec des ailes d'aigle ; je regardais, et ses ailes lui furent arrachées et elle fut soulevée de terre, et mise debout sur des pieds, comme un homme ; et un cœur lui fut donné [...] (Daniel 7, 1-4).⁴

La syntaxe française est plutôt mise à mal avec le rejet des adjectifs après le nom (l'année première, mer forte, bêtes grandes), les images

⁴ Traduction d'Edmond Fleg, dans son *Anthologie juive*, Paris, Flammarion, 1956, p. 75.

inattendues (vit un rêve, la somme des choses), le respect du passif hébraïque (et un cœur lui fut donné). Mais la puissance de la vision éclate à travers la ponctuation heurtée, les répétitions poétiques en hébreu, l'emploi courant de la coordination « et » qui se fait haletante en français. On note que Fleg choisit d'ignorer le découpage en versets et leur numérotation tardive, bien pratiques pour qui veut étudier le texte mais plutôt gênante pour le lecteur qui veut en goûter la saveur. (D'autant plus que l'original biblique ne connaît pas de coupes en verset ni même de ponctuation et se présente en bloc, comme le fait Fleg). Si l'on compare avec la Bible du rabbinat, délibérément narrative, on perçoit la différence d'approche stylistique :

1 Dans la première année de Balthasar, le roi de Babylone, Daniel eut un songe, et des visions se présentèrent à son esprit sur sa couche. Immédiatement il mit par écrit le songe, racontant la substance des choses. 2 Daniel commença et dit : « Je regardais au cours de ma vision nocturne, et voilà que les quatre vents du ciel firent irruption sur la grande mer. 3 Et quatre bêtes énormes surgirent du fond de la mer, différentes l'une de l'autre. 4 La première était semblable à un lion et avait des ailes d'aigle ; tandis que je regardais, les ailes lui furent arrachées, elle fut soulevée de terre, redressée sur ses pieds comme un homme, et elle reçut un cœur d'homme.⁵

Qu'en est-il des textes poétiques ? Voici Fleg :

Souffle des souffles, dit Kohéleth, souffle des souffles, tout est souffle ! Quel avantage a l'homme en toute sa peine qu'il peine sous le soleil ? [...] Il tourne, il tourne, il va, le vent, et sur ses tours le vent retourne. Tous les ruisseaux vont à la mer, et la mer n'est point remplie, et vers la place où vont les fleuves, ils vont et ils retournent (Ecclésiaste, 1, v. 2-3 et 5-6).⁶

Le nom de l'Ecclésiaste est conservé en hébreu par Fleg. Et l'on appréciera sa virtuosité dans la représentation de la ronde du vent. De son côté, la traduction du Rabbinat, qui prône un français élégant ne traite pas en priorité la Bible comme un texte littéraire et veille à restituer fidèlement le sens prosaïque de l'original hébraïque :

2 Vanité des vanités, a dit Kohélet, vanité des vanités ; tout est vanité ! 3 Quel profit tire l'homme de tout le mal qu'il se donne sous le soleil ? 6 [...] le vent

⁵ *La Bible, traduction intégrale hébreu-français*, par les membres du Rabbinat Français, sous la direction du grand rabbin Zadoc Kahn, Tel-Aviv, éditions Sinaï, nouvelle édition 1994.

⁶ Traduction d'Edmond Fleg, dans son *Anthologie juive*, op. cit., p. 66-67.

progresses en évoluant toujours et repasse par les mêmes circuits. 7 Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est pas remplie ; vers l'endroit qui est assigné aux fleuves, ils dirigent invariablement leur cours.

On pourrait multiplier les exemples, mais nul doute que ces traductions réalisées avant 1923, rééditées des dizaines de fois sans jamais avoir été retouchées depuis près d'un siècle, ont été à la source de son désir de traduire systématiquement le Pentateuque, comme nous le verrons plus loin.

Avant d'être prêt, Fleg se livre encore à de nombreuses expériences. En 1925, il traduit la *Haggada* pour la soirée du Seder⁷ dans une édition bilingue dont le rabbin Back contrôle la partie hébraïque. Edmond Fleg conserve l'approche appliquée dans son Anthologie : inversions, répétitions, passifs fréquents, respect des formes de l'hébreu, pourtant curieuses pour un Français. Voici sa version du *Kiddouch* pascal (la bénédiction sur le vin qui ouvre la soirée) :

KADECH⁸ : Et ce fut soir. Et ce fut matin. Jour Sixième. Or furent complets le ciel et la terre et toutes leurs armées. Et Dieu eut complète, au Jour Septième, son œuvre qu'il fit. Et il chôma, au jour Septième, de toute son œuvre qu'il fit. Et Dieu bénit le Jour Septième, et il le sanctifia ; car en ce jour, il chôma de toute son œuvre que Dieu, faisant, créa.

Autre exemple, le cantique : *Dayènou* : cela nous aurait suffi !

De combien d'échelons de bonté
Dieu, pour nous est monté !
S'il nous eût fait sortir de Mitsraïm,
Et qu'il n'eût point sur eux fait jugements,
C'était assez pour nous.
S'il eût sur eux fait jugements,
Et sur leurs dieux n'eût point jugé,
assez pour nous
Et sur leurs dieux s'il eût jugé,
Et n'eût tué leurs nouveaux nés
assez pour nous [etc.]

La même année 1925, il publie dans la collection « Judaïsme » qu'il dirige chez Rieder, sa traduction du roman de Scholem Aleïchem :

⁷ *Haggadah de Pessah, texte hébreu revu par le Rabbin Back, mis en français par Edmond Fleg*, Paris, édition Les Textes sacrés, 73, rue des Sts Pères, 1925.

⁸ C'est le nom du *Kiddouch* dans la *Haggada* qui énonce les diverses phases de la soirée. *Kadèch* ouvre le *Seder* (l'ordre ou ordonnancement) du cérémonial pascal.

*L'Histoire de Tèvié*⁹. Il effectue cette traduction avec l'aide du rabbin Léon Berman (fils du rabbi hassidique Haïm Berman) qui se prépare à publier en 1927, dans cette même collection « Judaïsme », un choix de *midrashim* sous le titre : *Contes du Talmud*¹⁰. Fleg cherche à créer en français un dialecte qui se rapprocherait autant que possible du yiddish. Il décide d'utiliser les réminiscences de judéo-alsacien parlé par sa famille maternelle. Voici un extrait de son avant-propos :

[...] Il me faut expliquer seulement le caractère un peu particulier de la traduction, ou plutôt de l'adaptation, très libre par endroits que je présente aujourd'hui au public.

Traduire, c'est trahir, on l'a dit maintes fois. On l'eût dit une fois de plus à juste titre, si j'avais prétendu rendre, en un français impeccable et littéraire, la libre familiarité du texte original.

Le yiddish est un jargon composite, image fidèle et dérisoire des incessantes pérégrinations d'Israël. Des mots slaves corrompus s'y mêlent à des mots hébreux défigurés et à des mots germaniques, de forme incorrecte ou désuète. Cet idiome, j'arrivais bien à le déchiffrer, grâce à l'aide patiente et précieuse de M. Léon Berman que je ne saurais trop remercier ici ; mais pour en rendre la saveur incomparable, il fallait chercher, plus près de nous, un jargon analogue.

Ce jargon a existé ; c'est le français émaillé d'hébraïsmes, de germanismes et de solécismes, que parlent peut-être encore quelques Juifs dans les milieux populaires d'Alsace. J'ai voulu puiser abondamment aux sources de ce langage, que je retrouvais dans mes souvenirs d'enfance, m'inspirer même de son esprit, pour créer, quand il fallait, des tours inconnus, où l'accent du yiddish demeurât reconnaissable.¹¹

À titre d'exemple, voici un court passage du judéo-français de Fleg :

Alors comme ça, Tèvié, tu crois que c'est la fin du monde ? Tu crois que le ciel va te tomber sur la tête ? Sais-tu ce que tu es, Tèvié ? Tu es fou-meschuggé ! Et moi, je vais te montrer que, si Dieu veut, en une minute Dieu fait le masel sur toi, oui le masel, l'étoile, l'étoile qui éclaire ta vie dans tous les coins (*ibid.* p. 14).

⁹ *L'Histoire de Tèvié*, par Scholem Aleikhem, mise en judéo-français d'Alsace par Edmond Fleg, traduit du yiddish, Paris, Rieder, 1925.

¹⁰ Léon Berman est nommé grand-rabbin de Lille en 1934. Durant la guerre il est aumônier dans l'armée française puis rabbin à Cannes. Arrêté avec sa famille, il est déporté le 15 octobre 1942 dans le convoi 61 et assassiné à Auschwitz. Il est l'auteur d'une histoire des Juifs de France (1937).

¹¹ Cholem Aleichem, *Tèvié le laitier*, Paris, Albin Michel, Col. Présences du judaïsme, collection UNESCO d'œuvres représentatives, traduit du yiddish par Edmond Fleg, 1962, p. 8. (On sait que Tèvié est le texte source de la comédie musicale « Un violon sur le toit »).

À cette époque, utilisant sa connaissance mieux étayée des grands textes juifs, puisqu'il a déjà traduit dans son *Anthologie* de nombreuses pages de la littérature talmudique et post-talmudique, de la *Aggada* et du *Midrash*, Fleg dévore, en allemand, les recueils de *midrashim* dont il va se servir pour écrire trois volumes qui oscillent entre traduction, adaptation, recreation et fiction, tous publiés chez Albin Michel. Ce sera d'abord *Moïse raconté par les sages* (1928 ; 1969 ; 2003) ; puis *Salomon raconté par les peuples* (1930 ; édition définitive en 1959), enfin *Jésus raconté par le Juif errant* (1933¹² ; 1953 ; réédité en 1993 avec une préface de Josy Eisenberg). Avec ces ouvrages, il polit l'outil qui va lui servir bientôt à aborder directement le texte biblique.

Je ne parlerai pas des années entre 1933 et 1946 pour me concentrer exclusivement sur la traduction de la Genèse, parue en 1946 dans une édition des E.I.F. sous le titre : *Le livre du commencement* et rééditée quelques années plus tard, en 1959, aux éditions de Minuit, dans une version révisée¹³. À n'en pas douter, Fleg avait l'intention de traduire tout le Pentateuque, sinon plus. C'est pourtant l'année de sa mort que paraît le second volume, l'Exode, sous le titre *La sortie d'Égypte*¹⁴.

Dans l'édition de 1946, juste avant la page de titre mais après la page de garde, Fleg écrit : « Le traducteur a été secondé dans la préparation de son travail par GEORGES LEVITTE » [les capitales sont de taille raisonnable, bien visibles, au-dessus du copyright réservé aux éditions du Chant Nouveau]. Et à la fin du volume, juste avant la table des matières, une annonce similaire indique : « Le traducteur a été secondé pour la mise au point de son travail par MARC COHN »¹⁵.

Fleg poursuit donc sa méthode de déchiffrement avec l'aide d'un expert puis de mise en forme selon une méthode qui se précise de plus en plus et qui, à n'en pas douter, s'inspire de la traduction allemande de Buber et Rosenzweig que le germaniste distingué et curieux qu'est Fleg n'a pu manquer de consulter. Il choisit d'ailleurs de reproduire presque à l'identique la mise en page de ses illustres prédécesseurs. Le texte est

¹² *Jésus raconté par le Juif errant* est mis à l'index en 1940 par l'Église ainsi que son roman de 1926 : *L'Enfant prophète*.

¹³ Edmond Fleg, *Le Livre du Commencement. Genèse*. Paris, éd. du Chant nouveau, 27 Avenue de Ségur, Paris VII, 1946. Puis *Le livre du Commencement, traduction révisée*, Paris, éd. de Minuit, coll. Aleph, dirigée par Georges Lévitte, Paris, 1959.

¹⁴ Edmond Fleg, *La sortie d'Égypte. L'Exode*, Paris, éd. de Minuit, 1963.

¹⁵ Parmi leurs nombreux talents et leurs activités foisonnantes, Georges Lévitte fut un traducteur éminent de textes hébraïques et Marc (ou Marcus) Kohn est l'auteur des dictionnaires hébreu-français et français-hébreu publiés puis réédités chez Larousse.

présenté nu, sans appareil critique, sans note, sans intertitres, sans numérotation des versets ni des chapitres. Mais contrairement au rouleau de la Torah, Buber¹⁶ et Fleg aèrent leurs pages en allant tout de même à la ligne entre chaque verset. Chez tous les deux on trouve en bas de page, sous le texte, le n° du chapitre en chiffres arabes inscrit dans le coin intérieur (à gauche des pages paires, à droite des pages impaires) et les versets contenus dans la page sont indiqués (entre crochets chez Buber). Ainsi chez Buber une page double prise au hasard porte les numéros suivants dans le coin intérieur gauche : [10, 9-23 et 10, 24 - 11, 4] sur le coin intérieur de la page de droite ; c'est-à-dire : chap. 10, v. 9 à 23 et à droite chap. 10, v. 24 jusqu'au chap. 11, v. 4.

La numérotation des pages du livre occupe le coin extérieur du bas.

Fleg reprend presque exactement la même disposition : après une ligne noire de séparation entre le texte et la numérotation, il note en bas de page la référence aux chapitres et aux versets dans les coins intérieurs – mais sans crochets – et la pagination dans les coins extérieurs. Pour annoncer un nouvel épisode en cas de changement de sujet, Buber et Fleg n'utilisent pas d'intertitres ; ils ménagent un simple blanc, deux à trois lignes vides, (intervalle plus grand chez Fleg).

Fleg conserve les patronymes bibliques les plus courants sous leur forme francisée : Noé, Babel, Isaac, Rébecca mais il lui arrive de transcrire les noms propres à partir de l'hébreu, même s'ils ne sont pas directement transparents pour le lecteur : ainsi l'Égypte devient *Mizrajim* chez Buber et *Mitsraïm* chez Fleg. Les deux noms principaux de Dieu sont bien distingués : *Gott et ER* chez Buber ; Dieu et le Seigneur chez Fleg... qui met aussi des majuscules aux pronoms divins : Il (dit), Son (Nom), Ses (enfants) etc. Et puis surtout, comme Buber, Fleg s'oriente de plus en plus vers un respect des « mots directeurs » (*Leitwörter*, au sg *Leitwort*), ces mots qui reviennent comme des marqueurs dans le récit biblique et exigent d'être conservés tout au long du récit, voire du corpus pour servir de repères en éclairant un lien intertextuel. C'est ainsi que

¹⁶ J'évoque surtout Buber parce que Rosenzweig ayant commencé en 1924 à collaborer à la conception et à la naissance de ce projet (premier volume paru en 1925), est mort en 1929, après des années de maladie, et que Buber a poursuivi et réalisé seul le travail de traduction, jusqu'en 1962. Voir l'article de Dominique Bourel dans ce numéro. Lire aussi le recueil d'articles sur leur traduction biblique : Martin Buber und Franz Rosenzweig, *Die Schrift und ihre Verdeutschung*, Berlin, Schocken, 1936. Traduction anglaise : *Scripture and Translation*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1994, translated by Lawrence Rosenwald with Everett Fox. Lire en traduction française la version définitive : *Une nouvelle traduction de la Bible (Zu einer neuen Verdeutschung der Schrift)*, Paris, Bayard, 2004, 125 p.

Fleg s'attache à traduire dans toute sa traduction *ts'hok* par « rire » ou *safa* par « lèvres » (différent de *lachone*, langue ou langage), même si le contexte aurait appelé un mot plus approprié en français¹⁷. Fleg se rapproche ainsi de la tradition du Targoum ; tout comme Buber. À ce propos, j'ai eu la chance de recevoir en cadeau de Renée-Rina Neher une copie de la première édition de la Genèse (1946) que Fleg lui avait dédiée. J'y ai trouvé, évoquant le Targoum, un feuillet publicitaire reproduisant en petits caractères une sorte d'avant-propos que je n'ai lu nulle part ailleurs. Étant donné la rareté et l'importance de ce document, je crois judicieux de le reproduire presque intégralement ici :

La présente traduction ne prétend pas se substituer à aucune de celles qui l'ont précédée, et dont chacune, à sa manière, se justifie.

Mais par une approche plus rigoureuse et plus intime du style et de la langue hébraïque, elle voudrait donner plus, sans doute, qu'il n'a été fait jusqu'ici, avec la signification du texte, son image vivante, le portrait de son accent, de sa poésie, de sa familiarité.

Or, en refusant de sacrifier ce que certains qualifient volontiers de répétitions, d'indigences, de gaucheries, de bizarreries, d'obscurités, en s'efforçant de remonter toujours au sens primitif du mot, de rendre le plus souvent, par le même mot français, le même mot hébreu en risquant même de paraître incorrect, téméraire ou infidèle, à force de littérale fidélité – on courait peut-être une chance d'instaurer, sans l'avoir cherché, quelque chose comme un mode nouveau d'expression ; mais d'autre part, et sans y avoir songé davantage, on allait rejoindre, aux lointains du passé, les usages si humblement respectueux du TARGOUM, de cette traduction araméenne des Livres Saints, la plus ancienne de toutes dont s'accompagnait, dès l'époque du Second Temple, la lecture sacrée dans toutes les synagogues palestiniennes.

C'est donc en retrouvant, comme d'instinct, une tradition multiséculaire, qu'on aura tenté ici de redécouvrir, pour nos sensibilités et nos compréhensions d'aujourd'hui, l'antique et simple poésie de la Genèse.

Fleg associe donc le souci de la fidélité interprétative du Targoum à l'audace du renouvellement de la langue et des modes d'expression. Mais, en vrai poète, ses traductions se soucient avant tout du rythme et des assonances, des jeux de mots et des formes rhétoriques propres à la littérature biblique. Certains ont considéré ses traductions comme des calques étymologiques. Peut-être Fleg était-il aussi imprégné de l'approche allemande de la traduction, beaucoup plus ouverte à l'étrangeté de l'original et moins préoccupée de la gommer. En tout cas,

¹⁷ Ainsi dans l'épisode de la Tour de Babel (Genèse 11, 1), Fleg traduit : « Or toute la terre était lèvres unique (*Safa èhat*) et paroles uniques », au lieu de : « parlait une seule langue (*safa*) ».

Fleg-traducteur biblique a ouvert la voie à toute une génération de traducteurs, et sans doute à André Chouraqui dont nous allons parler brièvement, non sans avoir d'abord cité quelques fulgurances de Fleg.

Et l'homme dit : – Cette fois : os de mes os, et chair de ma chair. À celle-ci sera clamé : Icha, *hommesse* : car de l'homme, Ich, elle fut prise (Genèse 2, 23).

Et l'homme appela le nom de sa femme : – Eve, *vive*. Car elle a été la mère de tout vivant (Genèse 3, 20).

Adam connut Eve, sa femme. Elle conçut ; elle enfanta Caïn et dit : – *Kaniti*, j'ai acquis un homme avec le Seigneur (Genèse 4, 1).

Caïn s'assit en terre de Nod (d'*Errance*), orient d'Eden (Genèse 4,16).

Genèse 11 : La tour de Babel : v. 7

Allons, descendons. Brouillons leur lèvre, là [...]

9 Sur quoi, on appela son nom Babel, *brouillis*, car le Seigneur y brouilla la lèvre de toute la terre.¹⁸

On notera les gloses explicatives en italique et les allitérations ou assonances (Eve, vive, vivant ; Caïn, *Kaniti*, j'ai acquis ; Nod *d'errance* orient d'Eden) et la superbe onomatopée qui illustre en français le balbutiement des hommes quand ils cessent de se comprendre, tout comme l'hébreu le marque par une redondance de liquides et de labiales : *venavela cham sefatam* devient : « brouillons leur lèvre là »¹⁹, tandis que *chema Bavel ki cham balal* devient : « son nom Babel, *brouillis*, car le Seigneur y brouilla ». Notons encore le néologisme « *hommesse* » proposé en glose juxtaposée pour indiquer la dérivation morphologique de *icha* tirée de *ich*, comme l'*hommesse* a été tirée (créée à partir) de l'homme²⁰.

¹⁸ Tous ces versets figurent dans l'édition de 1946 du *Livre du Commencement*. C'est moi qui numérote. Chaque verset constitue un bloc chez Fleg.

¹⁹ Il faut prononcer ces fragments à voix haute pour se rendre compte des allitérations.

²⁰ Le *Midrach Rabba* (recueil exégétique du V^e siècle) considère que le mot « femme », *icha*, dérive en hébreu du mot « homme », *ich* pour figurer, dans la langue, l'origine de la femme « tirée » de l'homme ce qui prouverait la primauté de la langue hébraïque sur les autres langues de l'humanité : « Entendrais-tu dire *gyné-*gynia* ou *anthropi-*anthropia* (un) *fem-une femme, ou un homme-une *hommesse, en grec), ou *gavra-*guevarta* (un monsieur, une *monsieur en araméen) ? Mais on dit (en hébreu) *ich-icha* (un homme-une femme). Pourquoi ? Parce qu'un terme appelle l'autre (*lachone nofèl al lachone* = c'est un jeu de mots, un calembour) (*Genèse Rabba* 18,4, ma traduction).

Curieusement, en 1959 et en 1963, dans la collection Aleph dirigée par Georges Lévitte, Fleg fait marche arrière dans bon nombre de ses trouvailles. Il revient à la numérotation traditionnelle des chapitres et des versets tout en continuant d'aller à la ligne pour chaque verset. Lévitte introduit un appareil de notes qu'il présente lui-même et l'on ne sait pas si c'est lui qui les a rédigées ou si c'est Fleg (la note sur la terminologie du péché est signée André Neher). Il corrige nombre de ses formules sans qu'on en perçoive toujours la raison. Ainsi pour le passage sur Babel cité précédemment (Genèse 11), il écrit :

7 Allons, descendons, embrouillons ici leurs lèvres [...]

9 Sur quoi, on prononça son nom Babel, *embrouillement*, car là, le Seigneur embrouilla la lèvre de toute la terre.²¹

André Chouraqui traducteur des trois monothéismes

Je me suis attardée sur Edmond Fleg parce que sa contribution, en tant que traducteur biblique est encore mal connue. Tandis qu'André Chouraqui est renommé dans le monde entier (surtout chrétien) pour ses traductions bibliques, largement étudiées, utilisées et analysées.

Il naît en 1917, en Algérie, à Aïn Temouchent, où son père, Isaac, viticulteur et négociant en céréales, est président du Consistoire. Après sept ans d'internat au lycée d'Oran, il entreprend à Paris des études de droit. Une expérience religieuse et l'antisémitisme hitlérien le poussent à s'inscrire, en 1937, à l'École rabbinique (sans vouloir devenir rabbin) et, parallèlement, à étudier l'hébreu et l'araméen bibliques à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études.

Quand la guerre éclate, il vient de terminer sa licence de droit et un diplôme d'études supérieures de droit public. Début 1940, il fait un séjour dans le Sahara, étudie l'arabe et le Coran avec un *cadi*. En France, il est entraîné dans la débâcle, repart pour l'Algérie, s'inscrit au barreau d'Oran. Le second Statut des Juifs le pousse à démissionner. Il commence à traduire le chef d'œuvre d'un moraliste du XI^e siècle, Bahya Ibn Paqûda, et prononce à Oran sa première conférence « Comment lire la Bible » qui contient en germe ses préoccupations futures.

De retour en France, il poursuit ses études à l'École rabbinique – repliée à Vichy puis à Chamalières – jusqu'à sa fermeture à l'été 1942.

²¹ Fleg a peut-être préféré le verbe « embrouiller » à « brouiller » parce qu'il ajoute la notion de conflit interpersonnel tandis que « brouiller » indique essentiellement un manque de communication.

Réfugié à Chaumargeais, il entre dans la résistance. Il représente, pour l'Ardèche et la Haute-Loire, l'O.S.E. clandestine (Œuvre de Secours aux Enfants – Réseau Garel). Sur les 34 résistants de son groupe, quatre survivront.

À Chaumargeais il fréquente Jacob Gordin qui dirige « l'école des prophètes », où quelques intellectuels juifs, dont Georges Lévitte, travaillent à préparer les lendemains de la guerre, ainsi que Georges Vajda, qui aide Chouraqui à terminer sa traduction de l'arabe de Bahya Ibn Paqûda : *L'Introduction aux Devoirs du Cœur* sera publiée en 1950²². Après la Libération, Chouraqui retourne à Paris, puis repart en Algérie. En 1945, il est nommé juge de paix à compétence étendue à Michelet, puis à Bou Saâda. Peu après, il rencontre René Cassin, vice-président du Conseil d'État et président de l'Alliance israélite universelle, qui l'engage en qualité de secrétaire général adjoint de l'AIU (novembre 1947). Il restera à ses côtés durant trente ans, jusqu'en 1976. Il assume aussi le secrétariat général du Conseil pour l'éducation et la culture juives en France (CECJF), donne une série de conférences en 1948 en Algérie et en Tunisie, représente l'AIU auprès de l'UNICEF. À la même époque, il noue ses premiers contacts avec la hiérarchie catholique (en Italie) et s'engage dans une carrière littéraire.

Malgré la soutenance de son doctorat en droit (novembre 1948) il quitte définitivement la carrière juridique pour se consacrer au renouveau de la vie juive après la Shoah et à une carrière d'homme de lettres. Il publie successivement trois traductions d'œuvres poétiques : en 1951 *Le Cantique des Cantiques*²³, en 1952 une traduction commentée de *La Couronne du Royaume*, œuvre du poète médiéval hébraïque Salomon Ibn Gabirol²⁴, puis aux PUF en 1956, *Les Psaumes*²⁵. Desclée de Brouwer lui propose alors de traduire la Bible hébraïque mais il refuse. Il ne se sent pas prêt.

²² Bahya ibn Paqûda, *Les devoirs du cœur*, traduit de l'arabe par André Chouraqui, Desclée de Brouwer, Paris 1950 et 1972. Réédition chez Bibliophane, Paris, 2002.

²³ *Le Cantique des Cantiques*. Traduction nouvelle d'André Chouraqui, ornée de 33 burins de Marianne Clouzot, sur les presses de Viglione, Paris, novembre 1951. Réédition du texte chez Desclée de Brouwer, Paris, 1953.

²⁴ Salomon Ibn Gabirol *La Couronne du Royaume*, trad. A. Chouraqui, *Revue Thomiste*, Toulouse, 1952. Réédition Ed. Fata Morgana, Saint Clément de rivièrre, 1996.

²⁵ Publiée aux PUF dans la collection Sinaï dirigée depuis 1955 par A. Chouraqui. En 1970, les PUF publient une édition commentée par Chouraqui des *Psaumes* et du *Cantique des Cantiques*, avec des préfaces de Jacques Ellul, André Néher et René Voillaume, P.U.F., Paris 1970. Réédition 1974.

Actif au sein des Amitiés judéo-chrétiennes dès 1948 (aux côtés de Fleg) et l'un des premiers historiens des Juifs d'Afrique du Nord, Chouraqui dirige à partir de 1955 la « Collection Sinaï des Sources d'Israël », aux Presses Universitaires de France, sous l'égide de l'AIU. Il écrit lui-même trois volumes de la collection « Que sais-je » (PUF) qui ne cesseront depuis d'être réédités : *L'État d'Israël*, *La Pensée juive* et *l'Histoire du judaïsme*. Mais il a découvert Jérusalem en 1950 et il finit par s'y établir en 1958 après avoir épousé une jeune parisienne, Annette Lévy. Elle lui donnera cinq enfants, nés entre 1959 et 1968.

Chouraqui occupe vite des fonctions actives auprès de Ben-Gourion puis de Teddy Kollek, à la municipalité de Jérusalem, outre son poste à l'AIU. Mais la littérature le tient. Peu après son *alyah* (sa « montée » en Israël), il décide de publier des poèmes, longtemps restés dans ses tiroirs. Il en propose quelques-uns à la revue *La Table ronde*²⁶. Puis il s'enhardit à éditer en 1960 un recueil qui réunit un grand choix de ses textes d'après-guerre : *Cantique pour Nathanaël*²⁷. Mysticisme, écho des terreurs de la guerre, préfiguration, après le carnage de la Shoah, de l'ascension de l'individu des ténèbres et du gouffre vers la lumière, réconciliation de l'Homme avec l'Homme. Le recueil, animé d'un souffle lyrique, épouse l'itinéraire personnel de Nathanaël, alias André-Natân Chouraqui²⁸. Parallèlement, le poète maîtrise de mieux en mieux l'hébreu. Il constate dans son autobiographie :

Ma lecture de la Bible en fut renouvelée : je comprenais mieux des textes que j'avais traduits et que je connaissais par cœur, comme si un voile opaque était tombé de mes yeux. J'accommodais mieux : mon regard devenait plus aigu, ma lecture plus nette.²⁹

Quand en 1972 Jacques Deschanel lui propose de traduire toute la Bible pour Desclée de Brouwer, il accepte. (Il avait refusé une proposition semblable de DDB par Jacques Madaule, 21 ans plus tôt). Cependant il a pris conscience que le message hébraïque et sémitique de

²⁶ André Chouraqui, « Cantique pour Nathanaël », *La Table ronde*, n° 139-140, Paris, librairie Plon, juillet-août 1959.

²⁷ André Chouraqui, *Cantique pour Nathanaël*, José Corti, 1960 ; réédition Albin Michel, 1991.

²⁸ *Op. cit.* À la fin des années 1980, Chouraqui a publié encore deux recueils de poèmes : *Mers et Terres*, Euroéditeur, préface de Claude Vigée, 1988 ; et *Aigles et palombes au survol de la mer*, Reynès en Vallespir, Ed. de l'Eau, 1989.

²⁹ André Chouraqui, *L'amour fort comme la mort - une autobiographie*. Paris, Robert Laffont, 1990, p. 460. Réédition Paris, Éditions du Rocher, 1998.

la Bible a été annexé par l'Occident, latinisé, hellénisé, transposé, reformulé en termes syncrétiques qui le coupent de ses racines. Ce n'est donc pas un hasard s'il appelle désormais à « décoloniser les héros de la Bible », en leur restituant notamment leur nom oriental³⁰ et, plus tard, à « décoloniser les traductions de la Bible et du Coran afin de faire de ces livres de vrais ponts entre les peuples et les cultures »³¹.

En vingt-huit mois, du 10 avril 1972 au 14 août 1974, André Chouraqui écrit de sa main, à l'encre noire, le premier jet de sa première traduction intégrale des trois parties de la Bible hébraïque (Pentateuque, Prophètes, Hagiographes), et des quatre Évangiles (Les Quatre Annonces). Dactylographiés, les tapuscrits sont envoyés à des spécialistes qui révisent, annotent, critiquent. Remis sur le métier, le texte est revu par Chouraqui, renvoyé à d'autres spécialistes, retouché à nouveau. La première version de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament paraît alors en 26 volumes, entre 1974 et 1977, chez DDB.

Devant le succès inattendu et immédiat de la *Bible Chouraqui*, le traducteur – assisté d'une large équipe de consultants (biblistes, archéologues, conservateurs de musées) – parachève son œuvre par des éditions successives destinées chacune à des publics différents, dont une luxueuse édition augmentée de commentaires œcuméniques et abondamment illustrée : *L'Univers de la Bible* (Brépols-Lidis, 1982-1985). Puis il prépare pour DDB une nouvelle édition décroisée de l'ensemble de la Bible telle qu'elle est lue par les Juifs, les catholiques et les protestants (*Bible synagogale* et *Nouveau Testament/ Le Pacte neuf : Évangiles, Épîtres et Deutérocanoniques*). L'ouvrage, dépouillé de son appareil critique, paraît en un seul volume de 2 432 pages, en 1985. Le texte est repris en conservant sa mise en page dans l'édition de poche en 1989 puis en 2003, et sur CD en 1995 et 2007.

Chouraqui réalise encore une traduction commentée du *Coran*, entamée en 1984, vérifiée et révisée par des arabisants et des spécialistes de l'Islam. Elle paraît chez Robert Laffont en 1990 sous le titre : *L'Appel*.

À partir de 1992, il reprend, révisé et surtout harmonise l'ensemble de sa traduction biblique en fonction de principes traductologiques de plus en plus stricts et précis. Comme Buber et Fleg, il systématise l'usage du même mot français pour un même mot hébraïque, considérant la Bible entière comme un macro-contexte où il souligne la résurgence de mots-clés (dans la plus pure tradition de l'exégèse juive). Il adopte le présent

³⁰ André Chouraqui, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1979, p. 251.

³¹ André Chouraqui, *L'amour fort...*, *op. cit.*, p. 468.

de narration, propose des néologismes ou des mots rares pour traduire les hapax ou pour casser les habitudes de traduction et faire entendre un son neuf. Par exemple le couple *adama/adam*, (la « terre » dont est issu Adam, « l'homme ») devient glèbe/glébeux.

Au glébeux, il dit : Honnie est la glèbe à cause de toi [...]
À la sueur de tes narines, tu mangeras du pain
jusqu'à ton retour à la glèbe dont tu as été pris (Genèse 3, 17 et 19).

Il préfère des mots français d'origine orientale pour rendre compte de la faune, de la flore et des autres *realia* du texte hébreu (palombe au lieu de colombe, gazelle au lieu de biche, palanquin au lieu de baldaquin). Il se refuse à clarifier artificiellement des contextes manifestement obscurs dans l'original. Il accepte pourtant la division en chapitres et en versets numérotés et l'insertion d'intertitres. Il « poétise » même tout le corpus biblique en découpant le texte bien au-delà de la division en versets : il va systématiquement à la ligne après chaque unité de sens ou de respiration, même dans les épisodes purement narratifs.

L'édition de 1992 paraît en 26 volumes chez Laffont, accompagnés d'un commentaire inédit et de notes. Pour la première fois, Chouraqui explique en introduction « les choix souvent révolutionnaires et les néologismes de la traduction [...] inspirés par la linguistique moderne ou encore par les libertés que permet l'éclatement actuel de la langue française ». Certains spécialistes (dont Henri Meschonnic) voient en lui un littéraliste, un étymologiste, le producteur d'une version « en décalcomanie », dans le sillage du *Targoum* grec d'Aquila. Thomas Gergely nomme « la Bible-Chouraqui » : « une traduction-calque de la Bible »³². Mais le lecteur moyen lui sait gré de révéler la poésie, la saveur et la vigueur de l'hébreu sous le français, même si la lecture devient souvent heurtée. On se fera une opinion en comparant ce passage du chap. 7 de Daniel avec la version qu'en donne Fleg et la Bible du Rabinat (voir *supra*) :

1. En l'an de Bélshasar, roi de Babèl,
Daniél voit un rêve et des contemplations de sa tête sur sa couche.
Alors il écrit le rêve. La tête des mots, il la dit.
2. Daniél répond et dit : Je contemplais dans les contemplations de la nuit,
et voici, quatre souffles des ciels qui déferlent sur la Grande Mer.

³² Thomas Gergely, « La version d'André Chouraqui : une traduction-calque de la Bible », *Le Français moderne* n° 4, 1980, p. 336-345.

3. Quatre animaux immenses montent de la mer, différents l'un de l'autre.
4. Le premier est comme un lion. Il a des ailes de vautour.
J'étais à le voir, jusqu'à ce que ses ailes lui soient arrachées.
Il s'élève de la terre, dressé sur ses pattes comme un homme
et un cœur d'homme lui est donné.

Aujourd'hui, en dépit des critiques contre son « littéralisme », la « Bible Chouraqui » est un important outil de référence pour les lecteurs francophones et les interprètes de la Bible et elle est très présente dans les cercles chrétiens, les Juifs lui préférant l'original hébraïque ou une traduction rabbinique³³.

En conclusion : sans cesse remise sur le métier, la traduction de Chouraqui comme celle de Fleg, emmène le lecteur vers le texte plutôt que de plier le texte aux habitudes du lecteur. Elle réhébraïse la Bible, la dépoussière, la déchristianise, tout en appliquant la méthode exégétique juive du Targoum qui traque le sens dans la forme et qui souligne l'importance des mots-clés et des répétitions délibérées. Traducteurs laïcs et poètes, Chouraqui et Fleg sont plus attentifs à rendre sensible la beauté littéraire et les spécificités sémitiques du mode d'expression biblique, qu'à combattre pour imposer une approche théologique.

Pour Chouraqui, le fait que des textes fondateurs, rédigés en l'espace de vingt siècles, par des hommes inspirés, d'époques et de lieux différents, en des langues différentes, aient été traduits en un seul lieu (Jérusalem) par un seul homme (un fils d'Israël), en une seule langue (le français), à partir d'une lecture de l'hébreu (original ou restitué par le jeu d'une rétroversion) avait une valeur œcuménique, presque messianique, illustrant l'origine abrahamique du message biblique et coranique. Sa traduction des Écritures vise à bâtir un pont de paix entre les cultures, les peuples et les confessions.

³³ On trouve une bio-bibliographie complète d'André Chouraqui sur le site : <https://andrechouraqui.com> et <https://andrechouraqui.com/lecrivain/bibliographie/>. Lire aussi Cyril Aslanov, *Pour comprendre la bible (la leçon d'André Chouraqui)*, Monaco, Ed. du Rocher, 1999. Francine Kaufmann, « Traduire la Bible et le Coran à Jérusalem, André Chouraqui », dans *La traduction en Israël*, F. Kaufmann, ed., n° spécial de *Meta* 43 (1), 1998, p. 142-156 ; <http://www.erudit.org/revue/meta/1998/v43/n1/003294ar.pdf>.